

Bulletin météorologique.

Washington, 27 mai — Indications pour la Louisiane — Temps beau; vent du sud-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Béarn à travers l'histoire — suite — Yan de Lesca. Il ne fait rien comme les autres, fantaisie. Le Revenant, histoire sentimentale. La mort de Sylvestre. La fête de l'âne et des fous. La Mode, Chiffon. Une histoire de Gentilhomme. Profil d'Américaine. Mondanités. L'Actualité, etc., etc.

Départ des Troupes.

Nous sommes toujours sans nouvelles des flottes. Celles de Sampson et de Schley errent on ne sait où, autour de Cuba, dont elles continuent le blocus. Quant à la flotte de Cervera, on ignore complètement où elle est, bien que, suivant les bruits qui continuent à courir avec une étrange persistance, elle doive être enfermée dans le port de Santiago, comme dans une impasse.

Sur les mouvements de l'armée de terre, nous sommes mieux renseignés, et les nouvelles sont excellentes. A Chickamauga, où il y a eu déjà un départ d'une quinzaine de mille hommes, on vient de concentrer, de nouveau, 45,000 volontaires bien équipés, bien disciplinés, bien exercés. L'armée d'invasion doit être à l'heure qu'il est, considérable; elle dépasse probablement quatre-vingt mille hommes.

Peu à peu, les troupes s'avancent vers le Sud, vers le point convoité. A un moment donné, elle pourra faire la courte traversée, soit de Key West et de Tampa, soit de Mobile, à Cuba, dans des conditions avantageuses. Les régiments Louisianais partent eux-mêmes, pleins d'ardeur, pour se rapprocher du point de départ général.

Tout ce travail indique un mouvement très prochain, auquel il faut nous attendre. Tout le reste n'est que conjectures, bien que l'issue ne soit douteuse pour personne — aussi heureuse que rapide.

QUELQUES CHIFFRES.

Savez-vous quelle est la ville du monde où l'on meurt le plus? Tout le monde répondra que c'est Bombay, à cause de la peste bubonique. La ville où l'on meurt le moins? Amsterdam. — Il est difficile de dire pourquoi, par exemple. C'est du moins ce que nous apprend la dernière statistique de la mortalité. 129 habitants de Bombay pour 1,000 passent de vie à trépas en une année. Amsterdam ne perd, dans le même temps, que 14 de ses citoyens. — toujours pour 1,000 habitants. Voici quelques villes intermédiaires avec leurs chiffres respectifs: Madras, 39; Le Caire, 38; Alexandrie, 36; Trieste, 35; Venise, 34; Saint-Petersbourg, 33; Rome, 26; Turin, 24; Breslau, 24; Munich, 23; Moscou, 26; Vienne, 21; Paris, 20; New-York, 19; Rotterdam, 18; Stockholm, 17; Berlin, 16; Christiania, 16; La Haye, 16; Bruxelles, 16. Paris, on le voit, n'est pas trop mal placé dans cette statistique.

LES Premiers moniteurs.

Il faut s'attendre à ce que d'importantes innovations soient tentées et apportées dans l'art de la guerre par les Américains, dont le génie inventif et utilitaire ne manquera pas de se donner carrière dans la lutte engagée contre l'Espagne, écrit M. Poutarme.

Déjà en 1862, pendant la guerre de Sécession, ils nous ont montré avec quelle habileté ils savaient seconder leurs armées en marche en improvisant des services de transports et d'informations. La destruction et la réparation des voies ferrées, l'établissement même de nouvelles lignes, ont joué un grand rôle dans cette guerre. Des réseaux télégraphiques reliant les états-majors à toutes leurs divisions se créaient comme par enchantement. Un officier européen, qui suivait l'armée du Potomac, rapporte que tout autour du grand états-major, qu'il fut campé au milieu des marais de la presqu'île d'Yorktown, sur des bateaux à l'ancre dans les baies on avait des épaisses forêts, on voyait les employés du télégraphe installer leurs fils avec une rapidité merveilleuse, bien qu'il n'y eût souvent pas de routes tracées pour les voitures. Le gouvernement de Washington avait ainsi à chaque instant des nouvelles des opérations qui embrassaient des fronts de plusieurs centaines de lieues.

Ce fut pendant la bataille de Fair-Oaks que fonctionna le premier appareil télégraphique juché dans la nacelle d'un ballon que manoeuvrait un poste chargé d'observer l'ennemi. Grâce à ce moyen, des renseignements de la plus grande importance purent être communiqués au général McClellan sur l'approche de corps de troupes que les mouvements du terrain et la hauteur des arbres l'empêchaient de constater. Les imprimeries de campagne qui étaient attachées aux divers états-majors fonctionnaient de même avec la plus grande célérité. Chaque corps avait de plus ses topographes, ses équipes de mécaniciens, ses brigades d'ingénieurs, ses photographes, ses employés des postes, etc.

En trois ou quatre mois on levait des armées de cinq à six cent mille hommes que l'on habitait et équipait sans retard, la puissance manufacturière des Etats du Nord suppléant à la disette des arsenaux et des magasins qui avaient dévalisé les hommes du Sud. Une assez grande fantaisie s'était glissée dans les tenues, puisqu'il y avait des zouaves rouges et bleus, des carabiniers verts, et que les uniformes classiques des ligards français et des chasseurs de la garde impériale étaient portés par certains régiments. Mais en général les costumes adoptés étaient sobres, la buffèterie noire, noire encore la tente-abri confectionnée avec de la toile-coton; une grande pièce de toile-coton avec une fente au milieu servait à la fois de manteau et de couverture pour les hommes montés. C'était pratique et commode. De plus, l'aspect noir des troupes leur assurait un avantage; celui de notre pas aperçus d'aussi loin par les reconnaissances ennemies. On imagina des armes nouvelles; on fabriqua des engins perfectionnés, des mortiers de gros calibre, des obusiers monstres. On arma les batteries de parapets devant servir de protection aux artilleurs. Mais l'innovation capitale, l'in-

vention qui stupéfia l'Europe et l'obligea à modifier de fond en comble ses armements, se produisit dans la marine. Dès le début de la guerre, Nordistes et Sudistes avaient songé à couvrir dans le plus grand secret quelques navires d'une armature de fer, afin de se surprendre et de marquer par un coup d'éclat la première rencontre navale.

Forcés d'évacuer leur arsenal maritime de Norfolk, les fédéraux avaient coulé dans ce port une ancienne frégate de première classe, le Merrimac. Remise à flot par les séparatistes, elle fut recouverte d'une cuirasse de fer s'élevant par plaques superposées, en forme de toit, au-dessus du pont. Tous les mâts avaient été sacrifiés, de sorte que le navire présentait l'aspect d'une batterie flottante, munie de dix canons Armstrong et armée à l'avant d'un énorme éperon; par les sabords et par deux ouvertures ménagées près de la cheminée des conduits étaient disposés pour lancer de l'eau bouillante et de la vapeur sur les audacieux qui seraient tentés d'aborder le monstre de fer.

Mais lorsqu'on voulut sortir pour la première fois le Merrimac ainsi transformé, on s'aperçut à temps qu'il ne pouvait flotter; on l'alléga aussitôt, et bien qu'il fut difficile de le faire manœuvrer, on songea à l'utiliser. Une superstition terrifiante gagnait les habitants de la côte lorsqu'ils virent ce navire étrange, avec sa cheminée basse et ses embrasures garnies de canons, glisser lentement sur la mer. Le Merrimac allait attaquer dans la rade de Hampton, près de la forteresse Monroe, deux puissantes frégates de guerre, le Cumberland et le Congress. C'était le 6 mars 1862. Comptant sur la résistance que sa cuirasse opposerait aux feux ennemis, le Merrimac affronta trois bordées complètes du Cumberland et un tir soutenu du Congress à courte distance; il ne subit aucune avarie et en quelques heures; après avoir fait sauter un Cumberland la force de son éperon, il désampara complètement ses deux adversaires.

Cette victoire eut cependant pour les Sudistes un lendemain fort inattendu. Un autre navire bardé de fer entra à son tour en lice du côté des fédéraux; il offrait moins de surface, mais sa solidité était à toute épreuve. On l'appela le Monitor. Il donna la chasse au Merrimac, marqua d'une avarie grave son avant et l'obligea à renoncer à la lutte. Le Merrimac retourna à Norfolk. Il y était encore en réparation lors de la prise de ce port par les fédéraux, le 18 mai. Les Sudistes qui ne pouvaient l'emmenner, le firent sauter en évacuant la place. Mais ils remarquèrent vers Richmond la carcasse d'un autre Merrimac qui apparut bientôt après dans la James-River.

Ce Monitor triomphant, que construisit le capitaine Ericson ne devait être, dans le principe, qu'une batterie de côte destinée à protéger l'entrée du port de New York. Le constructeur ayant demandé qu'on soumit sa batterie à l'épreuve du canon ennemi, le Monitor fut envoyé à Monroe, en l'on venait d'apprendre l'existence du Merrimac et sa prochaine sortie de Norfolk. Construit d'après un plan mieux médité, le Monitor avait l'apparence d'un radeau surmonté d'une tour toute en fer de trois mètres de hauteur dans laquelle s'abritaient deux canons de deux cents livres. La tour pouvait se mouvoir sur un emboltement circulaire et ce mou-

vement était dirigé de l'intérieur même de la batterie, de sorte que les canons du Monitor luttaient pendant deux heures contre les dix du Merrimac; celui-ci chercha à plusieurs reprises à évincer son antagoniste; mais le Monitor, qui évoluait plus facilement, ne toujours éviter ces chocs et ne subit d'autres dommages qu'un éclat à la visière de la cabine du pilote.

La sensation que produisit ce combat aux Etats-Unis fut immense. On ne s'attendait nullement à ce triomphe du mécanisme dans l'installation des batteries blindées à bord des vaisseaux de guerre, et l'on considérait comme des constructions chimériques ces léviathans lourds et informes sur lesquels s'était exercée la verve de maint plaisant. Le revirement fut complet. On visita avec respect le Monitor et le Merrimac, et de tous côtés des mécaniciens, des armateurs, des ingénieurs se mirent à l'œuvre pour créer et perfectionner des bâtiments de ce genre.

Bientôt la marine du Nord posséda toute une flottille de vaisseaux de fer. Le Galena et le Mangateek allèrent rejoindre le Monitor dans le James-River. Le Mississippi eut aussi ses destroyers; l'un d'eux, armé par les séparatistes, passait de force à travers les canonniers fédéraux pour aller augmenter les défenses de Wicksburg, tandis que deux nouveaux Merrimacs se lançaient à Richmond. Un an plus tard, cinquante bâtiments blindés, de divers systèmes, composaient la marine militaire du Nord.

Avec ces engins, produits perfectionnés des arts mécaniciens, surgit une tactique nouvelle. Forcé fat à l'Europe de l'adopter et de modifier l'organisation de ses flottes. On peut dire que sous ce rapport la guerre de Sécession coûta au vieux Monde des milliards. Une révolution naquit de la rencontre du Merrimac et du Monitor. Qui sait si quelque conséquence analogue ne découlera pas des combats qui se préparent?

Le cinématographe de l'empereur de Russie.

On sait que l'empereur Nicolas II, qui est président du Comité technique d'exploitation du Transsibérien, s'intéresse vivement aux travaux de ce chemin de fer, dont le premier tronçon, jusqu'à Tobolsk, a été inauguré il y a trois semaines.

Il vient de charger un savant, M. le docteur Piassetsky, de prendre une série de vues de la nouvelle ligne, entre Perm, Tiume et Krasnoïarsk, point terminus actuel. Dans ce but, le docteur Piassetsky a pris place dernièrement dans l'express sibérien, auquel était attachée une voiture spéciale munie de plusieurs appareils cinématographiques. Les opérateurs purent obtenir, de cette façon, une succession de vues permettant de reconstituer le panorama complet du chemin de fer transsibérien. Ils ont eu soin d'emporter une provision considérable de pellicules photographiques, la ligne ayant un développement de pellicules de trois mille kilomètres et le nombre d'épreuves cinématographiques devant atteindre quelque huit millions. Le Czar pourra donc, d'ici peu, faire en imagination le voyage de Saint-Petersbourg à Krasnoïarsk et voir de son fauteuil, comme à travers les glaces d'un wagon, se dérouler le panorama mouvant des plaines sibériennes.



Mort de Monsieur Auguste Carrouché.

Il est de rares êtres qui semblent avoir été placés dans cette existence pour éclairer, des reflets de leur belle âme, les ténèbres que font en nous les douleurs et les désillusions; et pour nous guider à travers la tempête des passions amères ou sombres toutes les croyances sans lesquelles on ne peut vouloir vivre. Puis, lorsqu'enfin la flamme de vie s'éteint en ces vivants phares de salut, les larmes de regret que l'on verse sont encore un bienfait, car elles sont non pas corrosives et amères comme tant d'autres, hélas! mais purifiantes et sacrées. En face de certains cercueils, on se fait le serment d'être honnête, car on sent dans l'ombre, autour de soi, ce ne soit quel tribunal auguste.

C'est parmi ces créatures exceptionnellement choisies pour le bien, que l'on devait ranger Monsieur Auguste Carrouché, en qui la communauté vient de faire une perte immense. Arrivé de France à la Nouvelle-Orléans vers 1856, il se consacra rapidement, dans notre société Louisianaise, la place qui lui appartenait, et se fit bientôt connaître comme chimiste et pharmacien de distinction. Peu d'années après, il épousa une des nos plus charmantes Créoles, Mademoiselle Louise Ducoing, fille de l'homme remarquable et si respecté qui l'avait tout d'abord accueilli à son arrivée et se l'était promptement associé. En elle, l'aristocratie de l'esprit se joignait à toutes les délicatesses du cœur, et leur union fut ce qu'elle ne pouvait manquer d'être, une harmonie parfaite, qu'attrista seule la longue maladie de la femme aimée à laquelle son dévouement ne fit jamais défaut pendant les dernières douze années de cette vie qui n'eut que pour but de servir à l'amour. Sur ce fils il concentra grand besoin d'aimer qui remplit jusqu'à la fin son âme d'élite.

Bien qu'il n'eût jamais renoncé à sa nationalité Française, il reçut, parmi nous en citoyen dévoué, n'épargnant rien de ce qui pouvait conduire à la prospérité et au progrès de ce pays. Pendant la guerre de Sécession, il fit partie de la Légion Etrangère qui gardait la ville sous les généraux Victor Meignan et Paul Juge, lesquels ont laissé ici de si excellents souvenirs. Monsieur Carrouché fut de ceux qui fondèrent l'Union Française; et il compta toujours parmi les directeurs les plus sages et les plus assidus à faire grandir cette œuvre éminemment philanthropique. Il était également membre de la Société Française. Il n'est aucune entreprise, aucune institution, civile ou religieuse française ou louisianaise, au succès de laquelle il n'ait contribué de toute manière. Mais là surtout où sa générosité se répandait sans bornes, c'était lorsqu'elle se sentait près d'elle aucun témoin. Les orphelins dans les écoles, et tant d'autres qui n'en avaient point, étaient ses préférés; les premiers venaient le trouver, et c'était lui qui allait chercher les autres. Jamais, sur

sa lèvre, le mot humiliant ne vint corriger le don de la main; jamais le reproche ne tomba, goutte d'acide, sur le bienfait. A travers cette bonté ineffable, étincelait la vive et spirituelle gaieté de cette race bérnaise dont il avait, dans toute sa vigueur et sa finesse, le type romain à profil de médaille. Cette fusion assez rare des qualités du cœur et de l'esprit lui créait une atmosphère d'irrésistible sympathie à laquelle il dut des amitiés bien hautes. Charles Gayarré, notre historien distingué et l'un des derniers et des plus parfaits incarnations de la vraie chevalerie, l'appelait « mon fils » dans ses lettres; et, jusqu'à la dernière heure, ce fils de son âme eut de lui le soin le plus tendre.

Chose étrange, jamais il ne se fit d'ennemi et cependant nul, moins que lui, ne fit usage de la flatterie et de la duplicité, cette fausse monnaie courante. Bienveillant, il était à l'excessif, mais non de cette bienveillance qui inspire la prudence et la diplomatie mondaine. Sa parole ne déçut et ne leurrà personne. Une simple affirmation de ses lèvres loyales valaient plus que les serments officiels et les actes notariés de beaucoup d'autres, honores cependant. Stoïque et tendre, sa nature exquise resta la même jusqu'au dernier moment, pendant de longs mois de cruelles souffrances. Reconnaissant des plus légères attentions, il remerciait du sourire quand il n'avait plus la parole, et du regard quand il n'eut plus le sourire, son fils désolé, et l'ami dévoué, et tous ceux qui tentaient de l'arracher à la mort. Déjà mourant, il songea, le 8 avril dernier, à faire couvrir de fleurs un tombeau d'un des héros de Shiloh, un vieil ami qui l'avait précédé de trois ans dans l'inconnu.

Il ne sut point oublier et ne sera point oublié, tant que palpitent les cœurs dans lesquels il versa la fraîcheur de son amitié.

CONSTANT BEAUVAIS.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900.

Les travaux de la section autrichienne.

Récemment a eu lieu, à Vienne, une réunion spéciale des comités provinciaux et des commissions provinciales au sujet des travaux de la section autrichienne en 1900. M. W. Exner, commissaire général et le ministre du commerce, M. Bernreither, le président, M. Exner a rendu compte des travaux, déjà très avancés, de la section autrichienne; les industries d'art y seront très brillamment représentées. L'exposition autrichienne occupera 11,000 mètres carrés pour l'Autriche et 7,000 mètres carrés pour la Hongrie; elle ne comprendra que des expositions collectives. M. Exner a donné des renseignements à ses auditeurs sur la composition du catalogue qui sera tout à fait artistique. Il a annoncé aussi qu'une très belle place sous les grands arbres de l'esplanade des Invalides avait été réservée au restaurant austro-hongrois dont l'installation sera très soignée.

L'exposition collective des maîtres tailleurs en 1900.

A la dernière Exposition universelle, la classe 56, comprenant le matériel et les procédés de la couture et du vêtement, a été visitée avec un très grand intérêt. Il en sera certainement de même pour la classe 78 qui vient la remplacer en 1900. Aussi l'Académie des maîtres tailleurs de Paris a-t-elle eu l'idée, qui paraît bonne, d'organiser une exposition collective. C'est ce genre d'installation que l'administration recommande surtout aux exposants; il conduit à une sélection avantageuse pour les branches d'industrie qui l'adoptent, formé des ensembles remarquables dans la comparaison de nation à nation et diminue les

frais qui incombent aux exposants, condition qui n'est pas à dédaigner en pareille matière.

Exposition des armées de terre et de mer.

Les architectes ont procédé au levé complet du terrain sur lequel va s'élever le palais des armées de terre et de mer. Ce terrain, d'une superficie de 1,400 mètres, comprend une partie du quai d'Orsay et des berges de la Seine, entre la rangée d'arbres existant sur le terre-plein et le fleuve. La construction du palais a été l'objet d'un concours ouvert le 29 novembre dernier. On arrêta, en ce moment, les détails du projet définitif du bâtiment de façon à pouvoir mettre, très prochainement, en adjudication, les travaux de construction qu'il comporte.

Statistique parlementaire.

Un amateur berlinois s'est plu à faire le compte des discours prononcés pendant la dernière session du Reichstag. Il résulte de ce consciencieux travail que, sur 337 membres, 187 seulement ont pris la parole; 53 ne sont fait entendre qu'une seule fois; 23 ont prononcé deux discours; 4 en ont prononcé de 3 à 8. Les députés qui se sont le plus distingués par l'abondance de leurs éfusions oratoires sont MM. Paasche (national libéral), qui a pris la parole 60 fois; Lieber (Centre catholique) 47 fois; Bebel (socialiste) 46 fois; Stumm 40 fois; Richter (progressiste) 35 fois; Hammacher 37 fois. Que de mots! Et sans doute, s'ils n'avaient pas été dits, le destin du monde n'eût été changé en rien.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an; \$6... 6 mois; \$3... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15... Un an; \$7... 6 mois; \$3... 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3... Un an; \$1... 6 mois; \$1... 4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4... Un an; \$2... 6 mois; \$1... 4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner avertir à l'adresse aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

— Qui mon Jacquot, tu as besoin de calme, beaucoup de calme. Et, après l'avoir embrassé, la douairière toute pensiva reentra chez elle. Mais elle ne se coucha pas. Elle s'enfonça dans sa vieille bergère et se prit à songer. — Qu'est-ce que ça voulait dire, tout ce qu'elle venait de voir, tout ce qu'elle venait d'entendre? — Etait-il donc épris de cette petite fille, son Jacquot... pour s'oublier à detelles protestations... à de tels transports?... Car enfin, non seulement ses paroles... mais surtout l'étrange ardeur dont il les balbutiait. C'était le langage d'un amoureux... d'un amoureux passionné. Amoureux... Jacques! pourquoi non?... N'était-elle pas délicieuse, cette petite Marcelle?... Non seulement jolie d'une beauté exquisément délicate, mais charmante par tous les talents acquis, par tous les dons naturels qui rendent une femme séduisante. Et voilà qu'en pensant à toutes ces choses la baronne entrevoyait la vérité: Pourquoi Jacques était-il resté au château?... Pourquoi cet apaisement soudain de son chagrin?... de son incurable ennui?... Ah! pauvre vieille bonne fem-

me qui s'imaginait tellement que l'enfant prodigue avait été repris par l'attrait invincible du logis familial si longtemps abandonné! — Pauvre aïeule, qui se flattait d'avoir, à force d'affection et de tendresse, reconquis, enchaîné le voyageur errant. — Oui, l'attrait vainqueur était dans cette maison... mais il s'incarrait en cette jeune fille... — Oui, un rayon d'amour avait réchauffé ce cœur glacé par des déceptions cruelles, mais ce rayon était aussi un rayon de jeunesse et de beauté... Et maintenant la baronne de Lanceroy se demandait anxieusement où tout cela allait les conduire. Un passionné ce Jacques... un impulsif aux entraînements irrésistibles... — Ah! elle le connaissait bien! Elle se rappelait encore, pauvre mère, la folie de son désespoir quand cette autre femme... cette indigne créature l'avait brutalement autrefois éveillé de son rêve... Il avait failli mourir... Et alors il n'avait que vingt-six ans. — Tout bouillant de ses premières seves, il commençait seulement sa vie... Il était à l'âge heureux où on se console aisément... où on oublie vite... Et pourtant il avait, cinq années durant, traîné à travers le monde une inguérissable dou-

leur... Il la traînerait encore si cette enfant ne s'était pas trouvée sur son chemin désolé... Et si, maintenant, il fallait renoncer à cet amour qui l'avait fait revivre... s'il fallait éprouver une autre déception... souffrir une nouvelle souffrance... saurait-il... pourrait-il y résister?... L'autre fois il avait failli mourir... — Après l'avoir vu renaitre, éprouverait-elle l'atroce torture de la voir, cette fois, succomber?... Et tout naturellement sa pensée se reportait maintenant sur celle qui causait tout ce trouble... Elle n'osait pas ajouter: « tout ce mal! » puisque c'est elle... elle d'abord... elle toute seule qui avait guéri ce cœur blesé!... Cette Marcelle... Avait-elle donc été coquette?... Avait-elle fait un audacieux calcul d'ambition?... Etait-elle coupable d'une louche intrigue de cupidité?... Non, mille fois non! — Leur vie à Lanceroy se passait si familiale... si limpide... Ils étaient si près les uns des autres... — Tout de suite, guidée par son instinct maternel, elle aurait soupçonné... elle aurait deviné... Les femmes ne s'y trompent pas... le plus léger indice l'eût mise en éveil... Et elle était obligée de s'avouer que Marcelle n'avait rien

à se reprocher. Cette jeune fille était toute candeur... toute droiture... toute loyauté... — Charmante, oui... Mais ce charme preneur, n'est-ce pas, à sa prière, qu'elle l'avait imprudemment révélé?... — N'est-ce pas elle-même, vieille folle plus imprudente, qui avait dit à cette enfant: Aide-moi à attirer... à retener mon fils!... — Et maintenant, voilà que des deux côtés le mal était fait... Car elle avait aussi été touchée au cœur cette pauvre petite. Elle avait subi le charme de ce beau garçon revenu à la vie... à la jeunesse à l'émotion... à la gaieté... — Oui folle, vieille folle de n'avoir pas prévu qu'il était impossible de mettre ces deux êtres en contact sans qu'une étincelle d'amour ne faillit de leur rapprochement. — Ce n'est pas au sauveur qu'allait tout à l'heure l'ardente gratitude de cette enfant... C'est vers l'ami confusément, mais passionnément aimé, que la portait son cœur... son instinct... sa fièvre... — Oui, Jacques et Marcelle s'aimaient... Peut-être ne l'avaient-ils pas encore découvert eux-mêmes. Mais demain ils s'en apercevraient... Ils s'en effrayaient d'abord... mais combien vite ils se rassuraient... — Et puis, dans quelques jours, un aven de Jacques ferait éclore un autre aven sur les lèvres ex-

tasées de cette jeune fille... — Et alors... Alors, elle ne savait plus... elle ne voyait plus... — Il n'y avait autour d'elle qu'obscurité... anxiété... affolement... — Son Jacques... un Restant de Lanceroy... le dernier... le seul de la famille et du nom... — Cette enfant qui n'en avait pas de famille... qui portait un nom qu'on chercherait vainement sur son état civil! — Et cependant, elle y revenait toujours, à cette pensée obstinée qui la jetait dans un abîme d'angoisse: — Sans le secours de cette jeunesse... de cette grâce... de cette séduction, aurait-elle eu la joie infinie de la résurrection morale de son pauvre enfant?... — Et comme la nuit s'écoulait comme déjà la première aube éclairait à la fenêtre d'une vague leur griserie qui faisait paraître la lampe plus terne et plus fumeuse... la baronne se décida à se mettre au lit... — Mais au milieu de ses incertitudes... de ses inquiétudes... de son souci... le sommeil ne vint que difficilement... et quand il faisait grand jour déjà. — Comme elle eût été plus grande encore, cette anxiété maternelle, si la douairière avait pu voir que dans la chambre de son petit-fils il y avait aussi une leur rougeâtre luttant contre les premières clartés de l'aurore. — Car, pas plus que sa grand'

mère, Jacques de Lanceroy n'avait dormi. — S'il était pressé de rentrer chez lui... ce n'est pas dit à la baronne, à la fatigue et au sommeil. — Non, il avait hâte d'être seul... seul avec lui-même... seul avec sa pensée... seul avec la passion qui, jusqu'à présent méconnue, ignorée, débordait de son cœur frémissant... — Il aimait... — Voilà donc le secret du renouveau de son âme... — Voilà donc enfin soulevé le voile derrière lequel il voyait s'enfuir les souvenirs amers... les lassitudes mornes... les désespoirs errants... — Il aimait... Il n'y avait plus en lui que l'image délicieuse de l'adorable jeune fille qui, dans l'abandon bévère de cette chambre de malade, avait laissé échapper des paroles... oh! des paroles qui lui avaient mis au cœur toutes les délices du paradis... — Il aimait... il chérissait cette éclosion printanière... cette pureté... cette candeur... cette ignorance du mensonge et du mal... — Il se répétait à lui-même ces timides, ces inconscients aveux... Et tout cela le rajeunissait... le transformait... l'extasiait... — Oui, les mauvais jours avaient fui... fui à jamais. — La douce rédemptrice était là

avait fait son œuvre de salut... et qui acheverait l'œuvre d'amour en l'entourant de ses bras adorés... — Et le bonheur renaîtrait... le bonheur illuminerait leur vie. — Bonheur ignoré... bonheur caché... le plus radieux... le plus exquis de tous. — Quel obstacle pouvait-il redouter ou prévoir! — Aucun. — Certes, ce n'est pas de la bonne grand-mère que viendrait la moindre résistance. — Son Jacques h-n-reux... n'est-ce pas là que s'arrêtait son horizon?... — N'aurait-elle pas déjà cette enfant d'une affection presque maternelle?... — N'allait-elle pas aussitôt lui tendre ses bras, tout grands ouverts et lui dire: ma fille!... — Marcelle n'avait pas de nom! Il pouvait, Dieu merci, lui en donner un qu'elle porterait avec une grâce souveraine. — Elle n'avait pas, non plus, de famille... — A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS FOR THEIR CHILDREN WHILE TEething with EFFECT SUCCESS IS SOOTHING THE CHILD SOFTENS THE GUMS ALLAYS ALL PAINS CURES WHOOPING COUGH and the best remedy for DIARRHOEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get the Mrs. Winslow's Soothing Syrup. It is the only other kind. Twenty-five cents a bottle.